

LES CONTES DU VIEUX JAPON.

No. 10.

LE MIROIR DE MATSOUYAMA.



Publiés par T. HASEGAWA, 38 Yotsuya Hommura, Tokyo.

LE MIROIR  
DE  
MATSOUYAMA  
TRADUIT  
PAR  
J. DAUTREMER.

*Tous les  
Droits  
Réservés.*



LE MIROIR DE MATSOUYAMA.

Il y a longtemps, vivaient, dans un endroit bien tranquille, un jeune homme et sa femme. Ils avaient un enfant, une petite fille qu'ils aimèrent de tout leur cœur. Je ne puis pas vous dire leurs noms, car on les a oubliés depuis longtemps; mais le nom de l'endroit où ils vivaient était Matsouyama, dans l'Etsigo.

Il advint une fois que, pendant que la petite fille était encore un bébé, son père fut obligé d'aller dans la grande ville, la capitale du

Japon, pour traiter quelques affaires. C'était trop loin pour la mère et la petite fille, de sorte qu'il partit tout seul en leur disant au revoir et en promettant de rapporter quelque joli présent.

La mère n'avait jamais été plus loin que le village voisin et elle ne put s'empêcher d'être un peu effrayée à la pensée de son mari entreprenant un si long voyage, et cependant elle était fière, en même temps, car il était le premier homme de tout le pays qui eût été à la grande ville où le roi vivait, entouré de ses seigneurs et où il y avait tant et de si curieuses choses à voir.



Enfin l'époque arriva où elle pouvait espérer voir son mari de retour, et elle revêtit sa fille de ses plus beaux habits et elle même revêtit une jolie robe bleue qu'elle savait que son mari aimait.

Vous pouvez vous imaginer comme cette excellente femme fut contente de voir revenir son mari en bonne santé et combien la petite fille battit des mains et rit de plaisir quand elle vit les beaux joujoux que son papa lui avait rapportés.

Lui, avait beaucoup à raconter sur les choses merveilleuses qu'il avait vues dans son voyage et dans la ville.

“Je vous ai apporté, dit-il à sa femme, une fort jolie chose; cela s'appelle un miroir. Regardez et dites moi ce que vous voyez là dedans.”





Il lui donna alors une boîte en bois blanc bien lisse, dans la quelle elle trouva, quand elle l'eût ouverte une pièce de métal ronde. Un des côtés était blanc comme de l'argent damasquiné, et orné de dessins repoussés représentant des oiseaux et des fleurs; l'autre était brillant comme le cristal le plus pur. La jeune mère regarda avec plaisir et étonnement car des profondeurs du miroir une jolie figure aux lèvres roses et aux yeux clairs lui souriait.

“Eh bien, que voyez vous?” répéta le mari, content de son étonnement et satisfait de montrer qu'il avait appris quelque chose

pendant son absence. “Je vois, répondit-elle, une jolie femme qui me regarde; elle remue ses lèvres comme si elle parlait et elle a, — comme c’est curieux! — une robe bleue semblable à la mienne.” — “Mais, petite nigaude, c’est votre



propre visage que vous voyez," reprit le mari, fier de savoir quelque chose que sa femme ignorait. Cette pièce de métal ronde s'appelle un miroir; à la ville tout le monde en a un, bien que nous n'en ayons jamais vu un par ici."

La femme fut charmée de son cadeau, et, pendant quelques jours ne put assez souvent regarder dans le miroir; car comme c'était, on se le rappelle, la première fois qu'elle en voyait un, c'était la première fois aussi qu'elle voyait la réflexion de sa jolie physionomie. Mais elle trouva ensuite l'objet beaucoup trop précieux pour en faire usage tous

les jours et bientôt l'enferma de nouveau dans sa boîte, soigneusement, au milieu de ses autres objets précieux.

Des années passèrent et le mari et la femme vivaient toujours heureux. La joie de leur vie était leur petite fille qui grandissait, vivante image de sa mère, et qui était si affectionnée et si obéissante que tout le monde l'aimait.

Se souvenant du petit moment de vanité qu'elle avait eu en se trouvant si jolie, la mère gardait le miroir soigneusement caché craignant que si elle s'en servait cela pourrait faire entrer dans

l'esprit de sa fille des pensées d'orgueil.

Elle n'en parlait jamais, et quant au père, il avait tout oublié là-dessus. La fille grandit donc aussi simple que sa mère avait été et ne savait nullement combien ses traits étaient jolis en même temps qu'elle ignorait le miroir qui les lui aurait fait connaître.

Cependant un grand malheur s'abattit sur cette famille si heureuse. La bonne et tendre mère tomba malade; et, bien que sa fille la soignât nuit et jour avec beaucoup de tendresse et de de'vouement, elle tomba de plus en plus malade



jusqu'à ce qu'à la fin il n'y eut plus aucun espoir de la voir se rétablir.

Quand elle vit qu'elle devait si tôt quitter son mari et son enfant la pauvre femme fut vivement peinée pour ceux qu'elle laissait ainsi derrière elle et surtout pour sa chère petite fille.

Elle l'appela donc près d'elle et lui dit." Mon enfant chérie, vous savez que je suis très-malade : bientôt je dois mourir et vous laisserai seule avec votre père. Quand je serai partie promettez moi de regarder dans ce miroir tous les matins et tous les soirs; vous m'y verrez et

saurez ainsi que je suis toujours là veillant sur vous." En disant cela, elle prit le miroir et donna à sa fille. L'enfant promit en pleurant beaucoup, et la mère semblant calme et résignée, mourut peu de temps après.

Or la jeune fille, obéissante et respectueuse, n'oublia jamais la dernière recommandation de sa mère; chaque matin et chaque soir elle sortait le miroir de sa cachette et regardait longtemps et ardemment. Elle y voyait alors la claire et souriante vision de sa mère perdue. Non pas pâle et malade comme dans les derniers jours de sa vie,

mais belle et jeune maman comme  
autrefois.

A elle, le soir, elle racontait les  
ennuis et les difficultés de la  
journée; à elle le matin elle de-  
mandait encouragement et confort  
pour tout ce qui pouvait lui arriver.

Ainsi, tous les jours, elle vivait  
à côté de sa mère  
s'efforçant de  
lui plaire



comme elle l'avait fait autrefois  
quand elle vivait, et évitait soig-  
neusement de faire ce qui aurait  
pu la chagriner.

Sa plus grande joie était de  
pouvoir regarder dans le miroir  
et de dire:



“Mère, j'ai été aujourd'hui comme vous auriez voulu que je fusse.”

La voyant ainsi, tous les soirs et tous les matins, sans y manquer, regarder dans le miroir et semblant causer avec lui, son père à la fin lui demanda la raison de son étrange conduite. “Père, répondit elle, je regarde tous les jours dans le miroir pour y voir ma chère maman et lui parler.” — Elle raconta ensuite à son père le dernier désir de sa mère et la promesse qu'elle lui avait faite, promesse qu'elle avait toujours tenue.

Touché de tant de simplicité, d'obéissance et d'amour, le père

fondit en larmes. Il n'eut pas le cœur de dire à l'enfant que l'image qu'elle voyait dans le miroir n'était quelle reflet de son gracieux visage, qui par une sympathie et une association constante de pensée, devenait de jour en jour plus semblable à celui de sa mère disparue.

版 權 所 有

日本昔噺第十號  
松 山 鏡

明治三十年二月廿九日印  
同 年三月七日發行  
同 年三月廿二日版權登錄

東京市四谷區本村町廿八番地  
發行者 長谷川武次郎

譯 者 佛 國 人  
ドウトルメル

東京市京橋區竹町一番地  
印刷人 柴田喜一

